

L'EXPÉRIENCE FOURRAGÈRE ET LES HOMMES

Monsieur le Ministre, Monsieur l'Inspecteur Général, Messieurs,

Je suis particulièrement honoré d'avoir été chargé de parler aujourd'hui de l'importance des contacts entre chercheurs et techniciens, que d'ailleurs cette réunion toute entière a pour but de développer. Mais vous êtes trop compétents dans l'ordre de la science ou dans celui de la pratique, pour que l'on puisse reprendre devant vous une étude exhaustive du problème. Ce ne seront donc que quelques mots très simples d'introduction que je me permettrai aujourd'hui, avant les débats qui suivront et qui construiront, nous l'espérons tous, un organisme très efficace.

Si l'on réfléchit à la collaboration qui s'institue dans d'autres secteurs entre chercheurs et praticiens, on peut se demander, à la limite, s'il y a une véritable collaboration entre les savants constructeurs de fusées et les premiers hommes qui partiront dans l'espace. Sans doute la collaboration doit-elle être à peu près nulle à cet échelon. Ce n'est qu'entre les ingénieurs de l'aviation et les pilotes qu'une certaine coordination doit se produire, mais sans doute se borne-t-elle à quelques contacts au niveau des pilotes d'essais.

Si l'on aborde des secteurs où les utilisateurs sont beaucoup plus nombreux, comme par exemple le secteur de l'automobile, sans doute ces contacts se développent-

ils, et le succès d'un grand journal automobile paraît bien montrer que les réactions des utilisateurs ont peu à peu une certaine influence sur les constructeurs.

Si ces contacts devaient être d'autant plus nombreux, d'autant plus étoffés, d'autant plus organisés que le nombre des utilisateurs est plus grand, il ne fait pas de doute que c'est en agriculture qu'ils devraient être portés au maximum.

A cause du très grand nombre d'utilisateurs, à cause aussi de l'extrême diversité des conditions concrètes de travail, à cause des phénomènes biologiques mis en œuvre, à cause de l'optique synthétique de l'agriculteur qui doit avoir une vue d'ensemble de son exploitation et des réactions réciproques de ses productions les unes sur les autres, il est bien évident que les difficultés scientifiques ne sont pas moins grandes en agriculture qu'elles ne le sont ailleurs et donc que l'action des chercheurs est absolument fondamentale pour les praticiens. La lenteur de ces processus biologiques, la diversité des applications pratiques rendent l'activité agricole quotidienne tellement délicate à perfectionner ! Et sans doute, si l'on regardait le passé, reconnaîtrait-on qu'il n'y a eu progrès réel, c'est-à-dire progrès largement diffus, que dans les moments et aux lieux où une étroite collaboration s'est établie entre les deux parties.

Ce fut très probablement le cas quand les nombreux disciples des physiocrates, ceux en particulier qui se spécialisaient dans les problèmes techniques — si sommaires que soient les techniques de ce temps —, ceux qui vraiment portaient leur intérêt sur les problèmes agricoles, qui se penchaient sur la vie de leurs exploitations et sur le travail de leurs fermiers, ont pu aider à réaliser la révolution agricole du XVIII^e siècle, qui a été si importante en son temps et dont les économistes reconnaissent de plus en plus qu'elle seule a permis la révolution industrielle du XIX^e siècle par les accumulations qu'elle avait pu permettre.

Ce fut aussi le cas quand les pays nordiques ont su organiser des services de vulgarisation exceptionnellement étoffés, ce fut le cas aux États-Unis où des paysans relativement peu nombreux et dépourvus de traditions locales se trouvaient être particulièrement interrogateurs et réceptifs.

Mais ce fut certainement aussi le cas depuis dix ou quinze ans en France, quand un nombre de plus en plus grand d'exploitants travaillant sur des exploitations de toute importance, ont cherché à travailler beaucoup plus avec les savants, sont venus en grand nombre, souvent à l'étonnement des savants eux-mêmes, chercher auprès d'eux rensei-

gnements et conseils. Cette collaboration est une manifestation du plus haut intérêt, à la fois pour les hommes qu'elle enrichit et pour les découvertes et les mises au point qu'elle facilite. En effet les vues du praticien et du chercheur sont si différentes et à la fois si complémentaires !

L'agriculteur qui vit journallement sur sa terre avec ses animaux, ses plantes et ses machines a une vue d'ensemble des problèmes. S'il dispose de fort peu de temps pour étudier et si ses connaissances théoriques sont certainement limitées, il apporte du moins à ce travail en commun avec le chercheur ses connaissances pratiques et il réalise une synthèse entre tous les éléments de la ferme. Son rôle est de définir avec le plus de précision possible ses besoins et les difficultés qu'il rencontre, puis de passer au crible des exigences ou des possibilités pratiques les solutions qui lui sont proposées. L'activité du chercheur, de l'autre côté, repose sur sa formation scientifique poussée, peut se développer en l'absence des préoccupations journalières de conduite d'une ferme. Il a une vue fragmentaire des problèmes, mais cela fait qu'il peut les isoler, les aborder de manière systématique et sans idée préconçue, sans être dominé par un besoin utilitaire immédiat, dont l'effet est bien souvent restrictif. Aussi la confrontation des idées du praticien et du chercheur permet-elle de discerner les voies qui conduiront à la solution qui convient le mieux au problème envisagé.

S'aidant l'un l'autre, le praticien développera ses qualités d'observation, de mesure (nous découvrons de plus en plus dans l'agriculture qu'il n'y a science que là où il y a mesure), de jugement relevant toutes du domaine analytique. Le chercheur, de son côté, intégrera plus facilement les résultats individuels dans l'ensemble infiniment complexe qu'est une ferme, aux préoccupations non seulement techniques, mais économiques, financières et humaines. Un travail d'équipe fructueux et constructif pourra alors s'établir entre ces hommes, une meilleure compréhension réciproque et une adaptation au réel faciliteront la diffusion des découvertes.

C'est certainement dans le domaine des productions fourragères que cette collaboration a été la plus intense depuis une dizaine d'années. C'est sans doute d'ailleurs parce qu'elle était la plus nécessaire en raison des caractéristiques de ces productions. Le fourrage ajoute en effet à la complexité des productions végétales classiques d'avoir une production continue tout au long de l'année et d'être utilisé par des animaux, éléments vivants, donc réagissant eux-mêmes différemment. L'agriculteur seul peut très

difficilement améliorer de telles productions, car la comparaison entre les variétés, entre les densités de semis par exemple, est bien plus difficile que pour le blé, dont le rendement est aisé à mesurer. Les protocoles d'essai sont extrêmement complexes ; les moyens à mettre en œuvre sont divers et importants et les unités de mesure sont encore mal fixées. L'hétérogénéité du terrain se manifeste particulièrement lors du semis de petites graines fourragères et des différences de précédents dans l'assolement sont perceptibles après quatre ou cinq ans.

Il faut donc de très nombreuses et très longues répétitions pour que dans une expérimentation réalisée à l'échelon de l'exploitation, deux résultats puissent être considérés comme significativement différents ; il faut pour les graminées pâturées, qu'elles diffèrent au minimum de 20 à 25 %, alors que pour le blé ou l'orge, ce minimum n'est que de 10 à 15 %. Enfin, les rendements en quintaux n'ont pas de sens pour des productions comme la luzerne ou le dactyle, car la valeur nutritive de ces fourrages évolue très vite, en fonction de leur stade végétatif. Il faut donc utiliser une unité de mesure ; nous l'appelons l'Unité Fourragère ; malheureusement sa définition est très relative et la méthode adoptée pour exprimer les rendements en unités fourragères est loin d'être la même entre tous les expérimentateurs.

Par ailleurs, le chercheur ne peut se limiter à des études en petites parcelles en raison de la diversité des méthodes de récolte à utiliser, en fonction du développement annuel des plantes et du comportement des animaux utilisateurs directs ou indirects.

Il faut donc au chercheur de très multiples références locales d'utilisation, qui, précisant les conditions de culture ou les rythmes d'exploitation, lui permettent d'approcher la vérité. C'est ainsi qu'en 1955, 1956 et 1957, les enquêtes sur les essais d'implantations de prairies effectuées par l'I.N.R.A., les D.S.A. et le G.N.I.S. chez de très nombreux agriculteurs, la plupart du temps au sein de C.E.T.A., ont permis de préciser utilement les conditions de réussite des diverses variétés. Les études sur le comportement de ces variétés dans des régions bien précises ont aussi permis d'établir des calendriers fourragers dont les plus anciens et les plus connus ont été réalisés dans l'Eure à la Maison de l'Élevage de Bernay et dans le C.E.T.A. de Loudéac dans les Côtes-du-Nord. On pourrait citer de très nombreux autres exemples montrant qu'à partir des travaux des chercheurs et en liaison étroite avec eux, les praticiens ont pu directement

l'autre sens ; les praticiens, en multipliant en liaison avec les chercheurs les observations chiffrées relatives tant au développement des plantes qu'au comportement et au rendement des animaux utilisateurs, ont permis de préciser de nouveaux problèmes à la recherche. Par exemple, dans les C.E.T.A. de l'Aube et de la Marne, des observations de praticiens ont facilité l'étude des déséquilibres minéraux chez les ovins, consécutifs à l'intensification fourragère.

Dans les groupements de C.E.T.A., tel celui de l'Ile-de-France, l'étude détaillée et la discussion des observations sur l'année écoulée, en présence des spécialistes de la recherche, permettent à ceux-ci de suivre les répercussions de leurs travaux et d'orienter leurs nouvelles études. C'est véritablement un travail d'équipe entre praticiens et chercheurs qui a permis les grands progrès réalisés dans les productions fourragères en France, ces dernières années. C'est bien d'ailleurs le terme d'« équipe fourragère » qui est souvent employé pour dénommer le groupe d'amis formé de spécialistes de l'I.N.R.A., de techniciens des autres services du Ministère de l'Agriculture et des organisations professionnelles qui se penchaient depuis longtemps sur les questions fourragères, en particulier ceux des D.S.A., de l'A.G.P.B., du G.N.I.S., des producteurs de lait, des C.E.T.A., des organisations coopératives, les techniciens des firmes privées et les agriculteurs de diverses régions françaises formant tous cette équipe, qui nous ont invités aujourd'hui sur l'initiative et sous la présidence de M. Der Khatchadourian et de M. Hedin, à créer l'Association Française pour la Production Fourragère.

Cette Association n'est que la manifestation matérielle de cette équipe, la concrétisation de cette collaboration entre praticiens et chercheurs, et nous nous réjouissons beaucoup de participer à cette création. Cette nouvelle Association a, de par les Statuts qui vous sont proposés et le désir de ses créateurs, un but bien défini : permettre une confrontation des expériences les plus diverses relatives aux productions fourragères, dans le plus pur esprit scientifique et sous la seule autorité de la vérité que l'on découvre. Il ne s'agit donc pas d'une Association professionnelle agricole ou interprofessionnelle de défense, il ne s'agit donc pas d'un club fermé, mais d'une Société comme la Société Française d'Économie Rurale par exemple, au sein de laquelle se retrouvent des hommes intéressés par un problème commun et désireux de progresser vers la solution.

Cette Association ne se propose pas d'avoir elle-même une activité de recherche ou d'application de la recherche, ni d'établir une stricte doctrine fourragère à diffuser

officiellement ou officieusement. Au contraire, il s'agit de permettre une confrontation des expériences, des méthodes, des conceptions les plus diverses, comme le désire tout esprit scientifique.

On pourrait sans doute dire que cette Association vise à réaliser quelque chose qui soit à mi-chemin entre un Institut très centralisé et autoritaire et une Académie très libérale, recherchant surtout par une confrontation continue, détaillée et loyale, à rapprocher les points de vue. Plus on avancera vers une vérité dont tous seront convaincus, plus l'Association certainement prendra d'autorité morale, et plus ses différents membres se sentiront liés par un lien moral autour d'un certain nombre d'éléments de doctrine communs.

L'effort de recherches n'est qu'à son début. Des améliorations considérables doivent encore être réalisées, tant de choses varient d'année en année, tant de choses varient du seul fait des qualités des hommes, même dans les zones très homogènes, tant de choses varient chaque fois que l'on modifie un facteur de production lié à tous les autres de façon si complexe. Plusieurs angles d'observation ne sont pas de trop et on ne peut que souhaiter qu'une réelle diversité et par conséquent une réelle richesse règne en toutes ses activités.

Le Bulletin qu'il faudra éditer et dont on pense qu'il devra se tenir à mi-chemin entre la recherche et la vulgarisation (l'Association n'ayant pas à descendre à l'échelon de la vulgarisation de base, ni à monter à l'échelon de la recherche pure, mais précisément devant aider à tenir l'entre-deux), les Congrès qu'il faudra réunir, devraient permettre à tous d'être informés des travaux faits en France comme à l'étranger, afin que tous, mieux informés, puissent infléchir ou approfondir leurs travaux de laboratoire ou adapter à leur exploitation les nouvelles mises au point. Cette tâche est particulièrement urgente.

Il est inutile de redire ici, une fois de plus, le volume de la production commandé par la production fourragère : il s'agit de mille et quelques centaines de milliards de francs ! Mais on peut insister sur la faible rentabilité des productions animales : les travaux des Centres de Gestion font apparaître chaque jour plus clairement que l'heure de travail consacrée par les agriculteurs à la production animale est rémunérée bien au-dessous des salaires ouvriers les plus médiocres.

C'est à peine forcer les mots que de dire que les Français ont pu s'habituer à la gourmandise, au luxe, d'une abondante consommation de viande de bœuf, s'offrant ce luxe, seuls au monde, bien plus que les Allemands, bien plus que les Anglais, bien plus même que les Américains des États-Unis, grâce à l'esclavage pratique des producteurs de viande, en particulier grâce à celui des naisseurs. Ceux-ci, nombreux dans les petites fermes familiales, se sont imposés depuis toujours et supportent encore le travail agricole le plus astreignant, le poids des capitaux investis le plus élevé, le travail le plus sous-payé. Il faudrait que le beefsteak passe à 2.000 francs pour que le producteur soit normalement payé...

Et pourtant il est de l'intérêt des agriculteurs comme de l'intérêt de la nation entière que le niveau de vie des consommateurs s'élève et que l'on s'oriente davantage vers ces productions... en France, chez les Six, et bien au-delà encore...

La seule solution à ce problème difficilement soluble : un considérable progrès de la productivité de l'herbe, à la fois à l'hectare et par travailleur !

A vous, Messieurs, à y aider. A la française, librement, sagement. Chacun à son poste devant son microscope ou sur sa faucheuse, tous ensemble réunis dans des confrontations enrichissantes. Ce pourrait être un immense service rendu, et aux paysans français — à commencer précisément par les plus pauvres —, et à la croissance économique du pays entier qui doit être l'un des objectifs de tout citoyen raisonnable.

L. ESTRANGIN

Président de la F.N.C.E.T.A.